

# Des arbres et des valeurs

Benoît R. Sorel

Novembre 2019

La première partie de la présente réflexion sera constituée du texte de la conférence que j'ai donnée en octobre 2019 à Isigny-sur-Mer dans le cadre de la fête de l'arbre : *Amour et désamour des arbres. Pourquoi aimons-nous et n'aimons-nous pas les arbres ?* La deuxième partie consistera en une réflexion sur le « lien social » que ces journées sont censées créer, et pourquoi elles n'y parviennent pas. Enfin, à partir de cette analyse je proposerai une explication de l'absence quasi-totale de public à cette conférence.

## I. Amour et désamour des arbres

### *Introduction*

Mesdames messieurs bonjour,

Je vous propose, le mot est grand peut-être, une *conférence* sur les arbres du point de vue de l'écrivain. Je ne vais pas aller du tout dans les aspects biologiques et techniques des arbres. Quand j'écris des fictions, je travaille beaucoup les motivations des personnages. Donc ici je veux vous présenter quelques réflexions sur les arbres et nos motivations envers eux. Motiver, c'est mettre en mouvement. On peut aller vers les

arbres, être attirés par eux. Pourquoi ? On peut s'éloigner des arbres, ne pas vouloir leur présence. Pourquoi ?

Je vous propose de démarrer par la lecture de deux extraits de mon livre « Saint-lô futur ». L'histoire se déroule en 2050, après la révolution climatique. L'humanité est obligée de vivre sous terre, tous les arbres ont disparu à cause des sécheresses, des feux et des masses d'air brûlantes qui balaient le globe.

*Premier extrait :*

« L'organisation moderne reposait sur la vie nocturne et sur la vie souterraine. Les journées étaient trop caniculaires pour permettre aucune activité extérieure. Des masses d'air à plus de cinquante degrés circulaient autour du globe, grandes comme des pays entiers. Les vents étaient devenus des souffles brûlants et chargés de poussières ou bien de sables. On avait d'abord essayé de vivre la nuit, tout simplement. Mais rapidement, on comprit que cela ne suffirait pas. Désormais, toute honte bue, l'humanité vivait autant que possible sous terre et dans des bâtiments thermoprotégés. Les arbres et toute autre forme de végétation avait disparu de la surface de la terre, soit en desséchant, soit par le feu. L'année 2022, l'année du feu ! Léa l'avait appris à l'école. Les incendies immenses, sur toute la planète, un ciel noir... Aujourd'hui les troncs nus et secs de quelques arbres étaient encore visibles par endroit, dans ce qui avait été, jadis, des jardins publics. Ils étaient protégés dans une bulle de bioverre thermorégulé, pour que leur bois sec ne s'enflamme pas spontanément. Il ne fallait pas qu'on perde le souvenir de ce qu'étaient les arbres. D'ailleurs, arrivée au deuxième étage de la tour Eiffel, Léa avisa une affiche du

muséum d'histoire naturelle. L'exposition actuelle était dédiée aux jardins. Était entre autre reconstruit sur neuf mètres carrés une partie de l'ancien jardin du muséum, grâce aux graines que les scientifiques avaient gardées. Cette reconstruction avait lieu dans Infraparis bien sûr, au troisième niveau inférieur. À -100 mètres de profondeur. »

*Second extrait :*

« Léa et son interviewer avaient fini de parcourir le corridor en spirale et étaient arrivés au seuil de l'atrium. Une porte en verre s'ouvrit, et ils mirent pied sous un dôme translucide. Ce que Léa découvrit était stupéfiant ! Elle n'en croyait pas ses yeux. En plus de l'herbe il y avait là non pas un mais trois vrais arbres ! Avec leur tronc, leurs branches et leurs feuilles. Des feuilles, vertes et tendres ! Que c'était beau ! Léa s'avança ; le sol était toujours d'herbe. D'un regard, JMA lui fit comprendre qu'elle pouvait se déchausser et marcher nu pied dans l'herbe tendre. Léa dut se retenir pour ne pas pleurer. Sous ses pieds sveltes elle ressentait toute la douceur de ces milliers de petites feuilles d'herbe. Elle fit quelques pas, jusqu'à l'endroit où émergeaient les racines des arbres. Là, elle posa ses mains sur la naissance du tronc et les fit remonter lentement jusqu'à la première branche. Elle prit délicatement une feuille entre ses deux mains. Globalink, parmi les mensonges et les demi-vérités, transmettait au moins *une* vérité : le contact avec la Nature procure aux humains une sensation d'euphorie. De sérénité. De joie, une joie à la fois profonde et explosive. Léa avait les yeux humides. L'herbe, les arbres et leurs feuilles, et en dessous une terre vivante et chaude, qui semblait vouloir lui

parler à travers ses pieds nus. Et tout cela était filmé et diffusé en direct partout sur Terre. »

Je vous propose maintenant un texte écrit en 2014 et publié dans mon livre *Nagesi*.

*Mais où sont passés les arbres ?*

Ici il ne sera pas question des arbres des haies, dont on sait qu'ils ont bel et bien disparus au cours des remembrements subventionnés à 99 % des années 1950 – 1970<sup>1</sup>. Ces arbres continuent de disparaître aujourd'hui par les remembrements que font eux-mêmes les agriculteurs pour agrandir leurs parcelles, afin d'y cultiver des céréales à la place des pâturages. Le sort de ces arbres fait l'objet de nombreux ouvrages, donc je ne m'y attarderai pas. Dans le présent texte ce sont les arbres des villages de campagne qui vont être l'objet de notre attention.

Il y a peu, je me promenais dans Carentan et Saint-Hilaire Petitville. Ce n'était pas uniquement une promenade de santé, pour « se bouger » comme on dit. Je venais de terminer la rédaction d'un cours, qui m'avait demandé plusieurs heures de travail. C'était donc avec l'esprit libre, apaisé, satisfait du travail bien fait, que je mettais mes chaussures de marche. Dans ce genre de situation, quand le travail est accompli, quand les soucis de la vie quotidienne sont réglés et que le stress s'est envolé, la réalité apparaît alors de façon plus neutre. Je n'ai plus d'attentes envers elle et elle n'en a plus envers moi. Je

---

<sup>1</sup> *Basse Normandie – Plan régional d'aménagement et de développement*, Journal officiel de la république n°1266, 1965.

n'attends rien, je suis juste là, ici et maintenant. Je peux renouer avec la réalité : pour moi, renouer avec la réalité consiste à observer les objets, les routes, les arbres, les voitures, etc. bref toutes les choses qui m'entourent, sans automatiquement les nommer. Je les vois, simplement. Au contraire, quand je suis dans le flot des événements quotidiens ou de la vie professionnelle, mon cerveau réagit instantanément à chaque stimulation par un déluge de pensées. Mais au moment de démarrer cette promenade, donc, mon esprit n'était plus agité, et il ne réagissait plus nerveusement à la moindre des stimulation. Je sentais qu'il pouvait laisser les idées aller et venir, je sentais que mon esprit laisserait à mes yeux le temps de voir et à mes oreilles le temps d'entendre.

Je quittais donc la maison et j'allais marchant dans le monde, avec un sourire malicieux sur le visage. C'était un sourire qui était le signe d'un espoir secret. En effet, j'allais marcher dans ces paysages et dans ces lieux communs que connaissent tous les habitants de Carentan et Saint-Hilaire Petitville. Et j'avais l'espoir secret, j'avais l'intuition, que j'allais voir des choses que la majorité des gens ne remarquent pas. Par là j'entends ces choses soit minuscules et modestes, soit si grandes et si évidentes qu'elles ne retiennent pas l'attention. Bref, je me sentais prêt à voir ce qu'on ne voit pas d'habitude.

Après un quart-d'heure de marche, du centre de Carentan vers l'extérieur du village, cela se produisit. Je pus contempler un phénomène discret, évident, qui passe inaperçu, mais de grande taille. Très grand. Ou plutôt je contemplais son absence. Et je n'y avais jamais fait attention auparavant ! Il me revint alors à l'esprit que j'avais vu la même chose quelques jours

auparavant à l'entrée d'Isigny sur Mer, par la route de Carentan. Ce phénomène, cette absence, ne résultait peut-être pas du hasard. Mais quelle absence ?

Les maisons implantées le long de cette route à l'entrée d'Isigny sur Mer, les maisons le long de la route à l'entrée de Saint-Hilaire-Petitville, celles le long de la route d'entrée dans ce même village quand on vient de Brévands, et enfin celles le long de la route de Périers pour entrer dans Carentan. Toutes ces maisons un point commun. Dans les jardins qui les séparent de la route, il n'y a aucun arbre remarquable. Tout juste quelques arbustes. C'en est choquant. J'ai vu ces maisons chaque semaine, mais cela ne m'avait jamais marqué.

Ce jour-là, en prenant conscience de cette absence, je ressentais une dérangement impression de nudité. Et puis, ma paix mentale s'était envolée. Une à une, comme les bulles de champagne, les pensées émergeaient à la surface de ma conscience. Pourquoi cette absence d'arbres ? Qui ? Comment ? Quand ? Et je me suis posé ces questions :

Ces centaines d'habitants des maisons où on ne voit aucun arbre, n'aiment-ils donc pas les arbres ? Peuvent-ils sans inconvénient pour leur bien-être, pour leur équilibre psychique, se passer totalement des arbres ? De la vue d'un arbre par la fenêtre ? Ou, plus terre à terre, ont-ils brûlés les arbres dans leur cheminée, à cause du prix élevé du gaz ou du pétrole ?

Souvent, dans la vie, c'est dans notre passé que se trouvent les réponses aux questions toutes fraîches. Et dans le cas présent, une réponse à ces questions m'avait déjà été donnée deux ans auparavant. Un matin, ma mère ouvrait les volets de la maison

familiale et une passante lui avait dit : « Il faut faire couper l'arbre de votre voisin, parce qu'*il donne de l'ombre*. » Et elle montrait du doigt le pin remarquable du voisin, de l'autre côté de la route. En effet, ce pin s'élève à une vingtaine de mètres de hauteur et il est remarquable pour la simple raison que des arbres de cette hauteur sont tout à fait rares au centre d'un village.

Voilà, dans toute sa simplicité, dans toute sa *nudité* dirai-je, une première explication à l'absence d'arbres dans les jardins : l'arbre donne de l'ombre. *Donc* il faut l'abattre. Raisonnement simple, implacable. Plus d'arbre, plus d'ombre. Mais un arbre n'est pas qu'un projeteur d'ombre. En marchant, je me demandais : Que penser de ces personnes qui ne voient dans les arbres que leur ombre ? L'ombre, donc le froid dans la maison, donc la mort ? Est-ce caractéristique des personnes âgées, comme cette passante, que d'avoir peur de l'ombre au crépuscule de leur vie ? Et donc elles veulent tout couper autour d'elles pour se retrouver dans un bain de lumière perpétuelle ? Pardonnez-moi la naïveté de ces questions, mais je ne peux pas m'empêcher de les poser. Peut-être aurai-je changé d'avis dans trente ans et que je voudrais, à mon tour, voire abattre les arbres.

Je n'arrêtais pas ma promenade pour autant, et je continuais à marcher le long de ces jardins sans arbres. C'est alors que je rencontrais fortuitement une connaissance. Je lui fis part de mon observation et d'une autre explication possible. Je lui dis : « Tu sais, je pense que ces gens qui habitent là, coupent leurs arbres, ou n'en veulent pas, car ils n'aiment pas ce qui peut vivre plus longtemps qu'eux. Ils se sentent bien quand ils sont

entourés de végétaux qu'ils peuvent contrôler, qu'ils vont voir vivre et mourir plusieurs fois. Qu'ils vont pouvoir tailler facilement, replanter, déplacer. Cela doit les rassurer. Par contre un arbre qui leur survivra doit leur procurer un sentiment d'impuissance. Un sentiment de petitesse. L'arbre doit leur rappeler la modestie de la condition humaine. »

En fait, à cet instant-là, nous nous trouvions à proximité des deux seuls arbres remarquables à trois-cents mètres à la ronde. Leurs silhouettes verticales tranchaient nettement avec la platitude des parkings noirs, et récemment agrandis, du centre commercial sur lequel débouchait royalement cette route sans arbres. Finalement, ces deux arbres survivants étaient la preuve qu'il y avait là encore un habitant qui aimait ou tout le moins tolérait les arbres – en écrivant ces lignes quelques jours plus tard, je me suis dit qu'il faudrait aller sonner chez cet(te) habitant(e), afin de lui demander son âge...

Bien-sûr, l'individu est indissociable de la société et de ses paradigmes. C'est-à-dire des façons de penser et de faire qui sont communes et qu'on ne questionne pas. Je voudrais citer Michel Onfray. Dans son livre *Cosmos*, il rapporte ces mots de Spinoza « l'Homme se croit libre parce qu'il ignore les causes qui le détermine. » Mais moi, j'adore partir à la recherche de ces causes... Donc, je ne peux pas m'empêcher de faire le lien entre ces arbres abattus ou inexistantes, et notre société avide de contrôle. Pour bien contrôler, il faut voir loin, il faut de la visibilité. La Beauce, ses plaines immenses, est une région très bien contrôlée par exemple. Les champs sont immenses, les arbres rares. Le bocage, lui, entrave la vue comme les actes (on ne voit pas loin, et ces routes pleines de tournant ralentissent la



circulation). Cette entrave à la vision doit être inconsciemment présente chez les habitants de ces gros villages de campagne, qui étaient entourés il y a quelques décennies encore d'un très dense réseau bocager. L'Homme moderne est par définition l'homme qui voit loin à travers le temps et l'espace. Troisième explication donc : un jardin sans arbre est un signe des temps, un jardin sans arbre est le signe d'un avenir maîtrisé.

J'habite dans les mêmes villages que ces gens, toute ma famille est originaire du bocage bas-normand, mais c'est curieux, le bocage ne m'apparaît pas comme un obstacle, et par voie de conséquence les arbres non plus. Au contraire, je trouve que là où le bocage existe encore, il protège de la turpitude et des rapides de notre société un brin malade. Dans le réseau des haies, on n'y voit pas à des kilomètres à la ronde, et donc on peut être *surpris* : surpris de rencontrer un animal sauvage ou bien de saisir un moment fugace quand par exemple des rayons de lumière éclairent une timide plante de sous-bois. C'est peut-être parce que j'ai vécu en Allemagne, où tout est si bien organisé, même la campagne avec ses chemins qui valent des routes, que tout en devient prévisible et ennuyeux. Ou parce que le bocage fait contrepoids à mon esprit inquisiteur. Bref, le mystère n'est jamais loin d'un arbre...

Enfin, quatrième explication, pour expliquer ce ras-le-bol des arbres qui donnent de l'ombre, on peut invoquer le coût de leur entretien, tout simplement. Les gens ne sont pas bien riches, l'élagage coûte cher. Et un gros arbre dans un petit jardin, ce n'est pas forcément pratique, j'en conviens. Bref on trouve toujours une raison pour abattre un arbre ou pour ne pas en planter un.

Depuis cette promenade, quelques années ont passé, j'ai acheté une maison avec un terrain et des haies, des haies en triste état bien-sûr. J'ai planté sur les cent-cinquante mètres linéaires de talus un bel arbre tous les dix mètres : des frênes que je taillerai en têtard, comme les anciens, et des cerisiers, châtaigniers, noyers, chênes. Aucun n'est trop près de la maison, pour ne pas l'endommager de quelque façon que ce soit, et ils donneront de l'ombre sous laquelle j'aimerais m'asseoir lors des chaudes journées d'été. Et en hiver, les arbres n'ont plus de feuilles, ils laissent passer la lumière du soleil.

Alors que faire pour qu'on n'ait plus aucune excuse pour ne pas planter d'arbre ? Je crois qu'il faudrait demander à l'INRA de faire un arbre modifié génétiquement pour que les feuilles laissent passer la lumière, pour que l'arbre puissent devenir grand mais soit toujours taillable au sécateur manuel, et qui vivent juste un été ou deux.

*Depuis 2014*

Depuis 2014, j'ai constaté d'autres raisons au désamour des arbres :

- ils mettent des feuilles sur la terrasse, il faut balayer et nettoyer ;
- ils mettent des feuilles dans les gouttières ;
- ils mettent des feuilles dans la mare !
- ils gênent la machine qui cure les fossés ;
- lors des tempêtes leurs branches peuvent faire tomber les lignes électriques et téléphoniques ;

- il faut porter les branches coupées à la déchèterie ;
- ils changent de forme, alors il faut les tailler tous le temps pour qu'ils gardent leur forme. C'est du travail.

Résumons : un arbre ça donne de l'ombre, ça empêche de voir loin, ça nous rappelle que nous ne vivons pas longtemps, ça nous oblige à travailler, ça nous coûte de l'argent, ça abîme nos constructions, ça gêne le passage, ça change de forme. Et tout ça, en plus ça prend du temps.

### **Alors pourquoi aimer les arbres ?**

Eh bien, il existe des personnes qui aiment malgré tout les arbres. Si si. Elles trouvent que les arbres sont beaux, par leurs couleurs, leurs fleurs, leurs formes, leur taille. Leur hauteur et leur étendue. Par la texture de leur écorce. Elles trouvent que les arbres sont vénérables, car ils traversent le temps. Elles trouvent les arbres solides et rassurants, car ils traversent les tempêtes et les blessures. Elles trouvent les arbres joyeux, car elles voient les oiseaux qui vont y nicher et y chanter, les chouettes qui vont s'y percher, les chauve-souris qui vont chasser tout autour la nuit. Elles trouvent que l'arbre est une maison pour la vie. Elles trouvent que leur ombre est tout à fait agréable pour s'y abriter en plein été. Elles trouvent que leurs branches freinent le vent et protègent le jardin. Elles trouvent que les arbres sont calmes et qu'ils nous apprennent à être calmes. Elles trouvent que tous ces bienfaits sont plus importants que leurs inconvénients.

C'est la question du verre à moitié vide ou à moitié plein : ne veut-on voir que les inconvénients des arbres, ou leurs bienfaits ?

Je dois penser à une grand-mère, à qui je rends de temps en temps visite pour lui amener des légumes. Elle était horrifiée en apprenant à la télévision que des enfants étaient morts dans la cour d'une école. Un arbre était tombé sur les enfants à cause de fortes rafales de vent. La vieille dame ne cessait de répéter qu'il y avait pas de raison de mettre des arbres dans les cours des écoles, et qu'il fallait tous les abattre. Ses paroles m'ont attristé. Et je ne comprenais pas ses paroles. Une vieille dame de la campagne, 90 ans, qui a grandi entourée d'arbres. Pourquoi aurait-elle peur à ce point des arbres ? Pourquoi n'hésiterait-elle pas une seconde à les faire abattre ? Il m'a fallu plusieurs jours pour comprendre son raisonnement. Cette vieille dame avait connu la guerre. Et comme toutes les personnes de sa génération, le mot d'ordre est « protéger la vie coûte que coûte ».

Moi je fais pencher la balance du côté des bienfaits.

Mais je crois que le mieux qu'on puisse faire envers les arbres, c'est de ne pas les mettre dans la balance du tout. De ne pas les comptabiliser comme on compte les recettes et les dépenses.

Je crois que les arbres sont les seigneurs de la vie. Les arbres ont colonisé la Terre. Nous leurs devons nos sols fertiles et nos combustibles. Ils ont accompagné la naissance de notre espèce depuis six millions d'années. Ils sont notre environnement, et sans eux, notre environnement n'est pas vivable. Environnement physique, concret. Les arbres sont des

régulateurs du climat. Par leurs feuilles, ils régulent l'oxygène dans l'air, mais aussi l'humidité de l'air. Sans arbre pas d'air humide, pas d'amorce de pluie. Notre environnement se compose d'herbes, d'arbustes, de fourrés, d'arbres, de plaines, de rivières et de ruisseaux, de monts et de montagnes. Dans les plaines de monoculture sans arbre, c'est une fournaise en été, c'est un glacier en hiver. On ne peut pas y vivre. De même que les forêts sylvoles, où on fait de la monoculture d'arbre, sont des endroits invivables. Quand nous ruinons notre environnement, logiquement nous ruinons notre climat. Recréons notre environnement et nous recréons notre climat tempéré, vivable, agréable, avec juste ce qu'il faut de pluie, de chaleur, de soleil et de froid.

Enfin, les arbres sont aussi notre environnement psychique. Un arbre naturel a des formes improbables, que l'imagination a du mal à saisir. Ces formes sont infinies, elles varient d'un arbre à l'autre. Nos yeux sont faits pour évoluer de cette infinité de diversité des formes. Quand nos yeux ne voient que des formes simples, prévisibles, droites ou rondes, c'est le cerveau qui trinque. C'est l'imagination qui n'est plus stimulée et qui fout le camp.

J'ai longtemps habité en ville. Et j'ai longtemps pensé aux enfants qui grandissent dans ces villes : jamais de leur vie ils ne voient un arbre qui a une forme naturelle. Ils voient des arbres, certes, mais ils voient avant tout la forme que les services municipaux leur ont donnée.

Quand je suis revenu habiter à la campagne, à Carentan, j'ai pris plaisir à faire du vélo sur la voie verte. Entre Carentan et

Baapte, il y avait un bosquet d'arbres. Ce bosquet faisait environ 50 mètre de long par dix de profondeur, le long de la voie. Sous les branches, c'était sombre et humide. On n'y voyait presque rien. Le sol était toujours gorgé d'eau. Bref, ça faisait un peu peur. Ce bosquet m'avait marqué, car un tel endroit un peu effrayant, c'est rare. Ça stimule l'imagination. Puis un jour, le bosquet fût rasé. La raison ? Il s'agissait pour le département d'élargir la vue. Eh oui : élargir la vue, le long de la voie verte. J'ai été triste quand j'ai vu ces arbres disparaître. Et j'ai pensé aux enfants qui jamais n'auront la chance d'avoir peur en passant devant ce sous-bois sombre.

L'arbre n'est pas juste un être vivant, qui pousse lentement et qui occupe de la place. C'est une boîte à imagination, et plus vous coupez les arbres autour de vous, moins vous donnez de nourriture à l'imagination, et surtout à l'imagination des enfants. Un monde sans arbre, c'est des enfants sans imagination. Quand les enfants ignorent l'étendue de l'imagination, ils ne peuvent pas comprendre le sens de mots tels que modestie, tempérance, restriction, suffisance. Mais aussi subtilité, détail, petite différence. Les enfants doivent voir tous les jours des arbres aux formes naturelles pour que leurs yeux, et donc leur cerveau, soit correctement stimulé et qu'il se construise sainement.

Merci de votre écoute.

## **Les valeurs**

Les expressions « faire du lien » ou « du lien social » sont à la mode depuis le règne de François Hollande. Les fêtes du terroir

ou les journées du terroir sont présentées par les journalistes et par les bonnes âmes comme des opportunités de créer des liens avec d'autres personnes ou de renouer des liens. « Fête de l'arbre », « Mange ta soupe », « Fête de l'eau » : les dénominations sont joyeuses. Il y a parfois quelques conférences ou causeries organisées à ces occasions, mais qu'y voit-on d'abord et toujours ? Des tentes et des barnums avec des commerçants, des artisans, des producteurs, des restaurateurs. L'élément central de la fête est-il bien celui indiqué sur l'affiche ? Pas vraiment : ces fêtes sont avant tout l'occasion de faire du lien *économique*. C'était flagrant pour la fête de l'arbre. Il n'y a eu aucune célébration des arbres. On n'a planté aucun arbre, on n'a ni chanté ni dansé sous et autour des arbres, avec leurs branches, feuilles et fruits on n'a fait nulle décoration, on n'a fait nulle cabane dans les arbres. On n'a pas rendu à chaque espèce d'arbre les hommages qu'elle mérite au regard de sa place dans la société et au regard, tout simplement, de l'importance cruciale de tous les arbres pour la vie sur Terre.

On a fait du lien de pièces et de billets, on a fait le lien du pognon. Faire du lien social implique de partager des valeurs sociales. Et le pognon n'en est pas une. Le pognon est un moyen ; idiots sont ceux qui le vénèrent. Mais je sais bien que pour nous tous, le pognon est important et désirable. Le pognon est sexy. Il est viril. Les valeurs sociales sont immatérielles : ce sont des émotions et des motivations. L'amour, l'esprit de groupe, l'esprit d'aventure, l'esprit d'exploration, le respect de la Nature, la confiance, la responsabilité, la présence amicale, la famille, la bienveillance envers les jeunes, le respect et la découverte de ceux qui nous sont différents, l'esprit

d'innovation, le repos au coin du feu, etc. Ce sont autour de ces valeurs sociales que peuvent se créer les liens sociaux. Toutes ces valeurs sociales sont incompatibles avec l'argent : on ne peut pas les acheter, les coter en bourse, faire des intérêts ou gagner des dividendes avec. Hélas, bien trop de gens ne comprennent pas que les commerçants, les banquiers, les assureurs, mais aussi les administrations, monnaient ces valeurs. L'homme blanc de ce début de XXI<sup>e</sup> siècle ne pense qu'à gagner du fric, puis à dépenser du fric.

Pourquoi ? Car on lui a bien mis profond dans la tête que le fric permet tout. Il permet de partir en vacances comme de s'acheter un protège-slip comme de soigner son cancer. Il permet d'acheter une machine qui va vous économiser du temps de travail. Et quand on gagne du temps, vous connaissez le slogan favori des industriels, des bouchers, des boulangers, etc. : « Gagnez du temps, gagnez de l'argent ! ». On nous a mis dans la tête que le fric est le vecteur de la liberté complète. Alors que les valeurs sociales... c'est plus compliqué. Elles nous obligent. Elles requièrent du temps de présence et de l'effort. Elles requièrent d'être avec d'autres personnes, dont il faut supporter les défauts. Il faut écouter l'autre, le respecter, agir en harmonie avec lui. Le *lien* social nous lie chacun de nous à une valeur et nous lie entre nous : le lien est contact, échange, don et contre-don, réciprocité, compensation de l'un par l'autre, entraînement de l'un par l'autre, stimulation, proximité. L'argent ne permet rien de tout cela. L'argent amène la machine qui remplace l'autre personne et nous permet de rester seul : c'est bien plus facile ! On ne risque pas de recevoir des critiques ou des opinions sur ce que l'on fait ou ne fait pas.



Le *lien* social, par définition, relie une personne à une autre. Donc on ne peut pas faire tout ce qu'on veut quand on se lie socialement.

L'homme moderne, la femme moderne, ne supportent pas deux remarques à son égard : qu'on questionne son rapport à l'argent et qu'on questionne ses actions et inactions. L'humain moderne répugne tout à fait à être jugé sur ces aspects-là de sa vie : il ne reconnaît le droit à rien ni personne d'être jugé sur ça. Ni personne ni administration ni entreprise ni état. L'humain moderne voit là les deux bastions irréductibles de sa liberté ; il peut donner aux entreprises et aux banquiers tous les autres aspects de sa vie, mais pas ceux-là.

J'en viens à ceci : que l'immense commodité procurée par l'usage de l'argent nous a fait oublier l'usage de nos valeurs sociales. Leur usage (la façon de les pratiquer) et même leur existence. Ainsi du respect que tout être humain doit à la Nature qui lui a offert la vie ; ainsi donc des arbres. Ou du respect envers les personnes âgées. Ou du respect envers les nombreuses années de travail qui confèrent un grand savoir-faire. Ou de la vie commune. Etc. On n'en a cure de tout ça. On n'a cure de la nature. On préfère vivre dans les baraques devant les écrans d'ordinateur.

Lors de la fête de l'arbre, ça n'a manqué à personne qu'on ne célèbre pas l'arbre. Pourtant tous les chalands étaient des gens de la campagne. Personne n'a remarqué que cette fête était une simple occasion de faire du pognon. À part moi peut-être !

Pas de lien social autour de l'arbre. Pas de valeur sociale arbre. Le Français n'est plus un peuple qui vit avec la Nature. C'est fini.

J'en viens aux conférences données à l'occasion de cette « fête » de l'arbre : une sur les abeilles et la mienne sur l'amour et le désamour des arbres. La salle était pleine pour les abeilles. Ce petit insecte est un symbole fort de la destruction de la nature. Le pauvre, il n'en finit pas de mourir. On détruit son milieu de vie. On vire tous les arbres mellifères notamment.

Mais pourquoi vire-t-on les arbres ? Pourquoi n'aime-t-on pas les arbres ? Alors là, ça n'intéressait plus personne ! Vide la salle pour ma conférence ! À part deux pelés et un tondu...

Le Français souffre de graves désordres psychiques. Oh docteur que je suis malade ! J'ai le cancer, j'ai la déprime, je suis gros, je suis diabétique, j'ai les reins foutus, j'ai de l'arthrose ! Donnez-moi plein de médicaments pour me soigner ! Mais comment mangez-vous ? Comment vivez-vous ? demande le naturopathe. Mais devant lui il n'y a plus aucun patient pour lui répondre. Car c'était l'heure de la série « game of thrones » et tous les malades, grâce aux médicaments, avaient pu rentrer chez eux à temps pour la regarder. La santé est aussi une valeur morte. Ne reste plus que le culte de l'apparence, qui est de toujours ressembler à un adolescente.

Le Français fait pareil pour les abeilles : oh qu'il est triste de les voir mourir ! Elles si gentilles qui font bzz bzzz et qui font du miel. Mais savoir pourquoi elles meurent ? Non, cela n'intéresse personne. Personne ne veut savoir que la cause de

tous ces désordres se trouve dans nos comportements quotidiens. Rappelez-vous : il est inadmissible de questionner ces comportements. Parce que l'argent ... Non ! Chut, taisez-vous, c'est interdit !

J'admets que le contenu de ma conférence n'était pas parfait. Trop intellectuel peut-être. Trop psychologique. Trop vrai : la vérité est aussi une valeur qu'on préfère fuir. Nous vivons une époque où il n'y a plus aucune morale, c'est-à-dire aucune règle de comportement qu'on estime édifiante pour chaque âge de la vie et pour chaque occasion en société. N'oublions pas non plus ce fait, que les capacités intellectuelles régressent. Un adulte de trente ans aujourd'hui a la maturité d'un adulte de vingt ans en 1990.

Une autre valeur se perd, qui explique l'ignorance du Français pour les choses de la Nature : l'ouverture d'esprit. Ce sera l'objet de mon prochain texte.

Pour conclure, je puis rajouter que si ma conférence n'a intéressé personne, c'est aussi sans doute à cause de son titre. Le titre que je lui ai donné devait la faire « sonner » trop culturelle, trop intellectuelle ou trop poétique. À la campagne, c'est un fait qu'on n'aime pas les parleurs et les penseurs. Plus généralement, les manuels se font une fierté de tout ignorer de la théorie. Et les intellos se font une fierté de ne pas côtoyer les manuels — juste pour leur donner des ordres. Je reviendrai aussi sur ça dans mon prochain texte.

## **Annexes**

Voici quelques éléments dont je n'ai pas eu le temps de parler lors de la conférence.

*L'arbre comme symbole.*

Ses racines s'enfoncent en terre, ses branches s'élèvent vers le ciel : que ne voudrions-nous pas faire pareil ! (Merci à ma tante pour m'avoir rappelé cette évidente analogie).

*Le bois comme symbole*

Texte publié dans mon livre *Le creuset*.

Le bois. Y'a du bois au jardin ! Le bois est vert, tendre, ou bien il est sec et dur et solide. Ou encore il est vermoulu, bouffé, rogné, effrité, il part en miette. Souplesse de la jeunesse, solidité de la maturité. Le bois nous accompagne à tous les âges de notre vie. Tel gamin ressemble à une pousse d'osier, tel adolescent ressemble à un jeune frêne, tel homme ressemble à un hêtre au tronc impeccable, tel vieillard ou vieille femme ressemble à ce noyer au coin du champ, fendu, rabougri, tordu, tassé, figé, mais encore solide. Sur le haut de sa tête (de son houppier), les petites branches restent souples et nombreuses, comme les idées et le savoir-faire. Il faut lire *La vie secrète des arbres* de Peter Wohlleben (directeur d'une réserve forestière en Allemagne).

Le bois qui meurt devient terreau ; rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme. Avec le bois, l'être humain a toujours fait de tout : maison, outils, armes, bateaux, cercueils. Cercueils, tiens, c'est vrai que mes pensées dérivent dans ce sens, ces jours-ci. Un de mes clients de Saint Jean de Daye est décédé, paix à son âme. Maintenant qu'il est là-haut, si ça se trouve, il se marre bien ! De la hauteur où il est, il voit où toutes nos erreurs vont nous conduire, quand nous, nous ne voyons pas plus loin que le bout de notre nez.

Enfin bon, mes connaissances sur l'après-vie étant limitée, j'en reviens au symbole. Le bois, le bois qui sert à fabriquer le cercueil. On met la personne dans le cercueil et on met le cercueil en terre. Ça me rappelle une noix. Le cercueil est comme la coquille d'une noix. Le cercueil serait comme une graine, qu'on met en terre pour que la vie reparte, au printemps suivant. Les graines sont souvent entourées d'une enveloppe plus ou moins épaisse de lignine, c'est-à-dire de bois. Pas de vie sans bois ! Le renouveau de la vie passe par le bois.

Même au jardin le bois est vie. Les arbres des haies et des fruitiers prodiguent une ombre bienfaisante en été. On travaille la terre avec des outils aux manches de bois. Le bois est partout ! Plus il y en a, plus il y a de vie, moins il y en a, moins il y a de vie. Le bois est donc un symbole des écologistes par excellence ! Au lieu de le brûler ou de le broyer, quand je nettoie mes haies, je le laisse au pied de la haie, tout simplement. Il se décompose, il donne le gîte et le couvert à tout un tas de petites bêtes qui ont le droit de vivre. Ça fait un liseré marron entre l'herbe de la prairie et les arbres de la haie.

C'est une « interface » entre écosystèmes, pour le dire en termes plus sérieux.

Les haies continuent de disparaître, c'est officiel. Le département encourage à les replanter, offre les petits arbres, prête les machines, mais rien n'y fait. Il n'y a plus assez de monde pour s'occuper correctement des haies, et on veut des parcelles toujours plus grandes. La Manche ressemblera bientôt à la presqu'île d'Usedom, à la frontière entre l'Allemagne et la Pologne. Là les champs immenses sont battus par les vents froids et secs de l'Est. C'est véritablement désagréable de se promener là. Les cultures sont la seule vie qui existe encore.

Les arbres sont les piliers du temple intérieur de l'être humain. Le bois vivant est une partie de notre humanité. Voulons-nous la conserver ? Je lève mon verre à mes frênes !